

Théâtre en camPoche 13

BERNARD LIÈGME

Théâtre I

Le Théâtre dans la chambre

C'est grâce à Marie-Thérèse Bonadonna, l'hôtesse régénératrice du Club 44 à La Chaux-de-Fonds, que j'ai l'an dernier redécouvert le théâtre de Bernard, tout son théâtre et sa manière. Les auteurs étaient à l'honneur ainsi désormais chaque année et elle était l'organisatrice d'une soirée d'hommage à Bernard Liègme, au cinéma ABC. À l'ABC parce que Jean-Blaise Junod allait pouvoir y projeter dans de très bonnes conditions son film consacré au dramaturge Liègme. Je l'avais déjà vu, bien sûr, et ce devait être un plaisir de le revoir dans la concentration chaleureuse de cette fête. Ce fut davantage, et le déclenchement d'une profonde émotion. Jean-Blaise était allé tourner chez Bernard, dans la petite maison, au pied du puissant viaduc qui enjambe les gorges de l'Areuse. Dans sa chambre, avec son lit, sa table, ses livres, guère d'ouverture sur l'extérieur. Jean-Blaise interroge, telle pièce, tel personnage, telle inspiration, la pipe de Bernard s'immobilise un instant, il feuillette la pièce, soudain lit. C'est la voix de Stavros, ce sont les voix d'Idoine et Gérutha, des Augustes, des Archivistes, celle de Tatzelwurm et celle de Paulo... Leurs voix qui sont toutes la sienne peuplent l'espace confiné de Bernard Liègme des récits de leurs vies, de leurs réflexions, de leurs interpellations et de leurs engueulades. Ils sont très vrais partageant tous la voix de leur maître ! Ils parlent, et, dit Bernard, «je ne fais que les écouter, sans idée préconçue, à la fin il y a une certaine structure qui s'est faite tout à fait inconsciemment, par les personnages eux-mêmes ; il me suffit de me jeter à l'eau et de suivre les personnages, car ils savent très bien où ils vont.» Mais ce soir, dans le film, à l'ABC, c'est toujours Bernard qui parle, et sans qu'il fasse aucun effet on entend bien que tous ses personnages, dont il n'a fait que noter les histoires, sont lui-même, Bernard Liègme. Toutes ces voix, là dans la chambre, de l'auteur, diseur, acteur, captées par Jean-Blaise et

son preneur de son ! Et nous, les spectateurs du film, ce que nous voyons, c'est en acte, filmé, *le théâtre dans la chambre, de Bernard Liègme*. Il n'avait aucunement besoin de les inventer, ces pièces et leurs personnages, elles se sont jouées en lui, avec leurs acteurs, dans sa chambre. Encore fallait-il que Jean-Blaise filme ces scènes dans la chambre pour qu'on en ait une preuve. Et l'édition n'est qu'une mémoire de ces instants. Presque soudainement, à l'entrée du Siècle vingt et unième, on a pris conscience que *le théâtre romand existe, enfin*. Ce n'est, soyons durs, que la clôture d'un rattrapage, longuement couvé, sur les voisins de France, de Suisse allemande, des autres au nord et au sud d'une Europe occidentale plus attentive aux questions culturelles. Dans tous les cantons, de nouveaux théâtres ont fleuri, même des théâtres de création, même des théâtres pour le jeune public, et même une HETSR. On y retrouve comme ailleurs cynisme et carriérisme, chez les pouvoirs publics méconnaissance et incompétence. Dans la lutte au couteau pour les bonnes places, les médias sont déterminants, il faut savoir y faire. Bien des artistes ont perdu toute idée de mission publique, tout est Économie et Compétition. Puissants et malins conservent leurs privilèges ; leurs manipulations coûtent cher aux démunis. La simple sincérité de l'engagement artistique n'a plus cours. Reste que le territoire n'est pas bien grand, et qu'on peut y voir chaque semaine un spectacle de belle facture et plein d'intérêt. Bernard Liègme, dans la mêlée, reste serein, et considère avec joie les avancées franches et les moins tapageuses. Il connaît la musique et il sait que, pour toutes celles-là, en sortant quand même souvent de sa chambre, il a bien travaillé. Il fait le point: «Allant ici ou là voir les représentations de mes pièces, j'ai pu ressentir le plaisir qu'elles donnaient au public : j'y ai toujours mis de la tendresse, et toujours repétri l'obsession de l'amour et de la justice. – Du fond de ma neurasthénie, mes couples se sont déchirés. Ça n'annule pas l'humour: "Voilà dix-neuf ans que je me bats pour faire de notre couple une institution solide, une nef capable de surmonter les tempêtes... Au départ ce n'était qu'un esquif, peu à peu c'est devenu... – Un tandem."» Bernard ajoute: «J'aimerais bien qu'un jour des personnages se mettent à dire en moi autre chose que leur ratage et leur nostalgie.» On peut rêver ! D'entraîner le spectateur à la reconsidération de sa vie. En la voyant, en l'écoutant au théâtre, qu'il retrouve prise sur cette vie, fuie la routine, et imagine de s'engager à nouveau! Le théâtre ébranle, il doit reconforter. Et si le «spectacle vivant» d'aujourd'hui le laisse parfois sceptique dans ses manifestations les plus provocantes, Bernard retrouve des plaisirs d'écriture, à la télévision romande, par exemple, où il signe scénario

et dialogues de *La Vie à trois temps* pour Bernard Romy: «Ces films télévisés ont touché beaucoup de spectateurs qui s’y sont reconnus, eux ou les leurs, selon les trois âges : des grands-parents qui luttèrent pour eu ; des parents qui ont lutté pour que leur société change ; des jeunes qui luttent pour ouvrir la société sur la planète entière.» Plus aventureux, le voici *acteur de nouveau*, et au cinéma! Dans le film de Dominique de Rivaz: *Mein Name ist Bach*, il tourne à Leipzig et Berlin, dans le rôle du serviteur de l’empereur Frédéric II.

Saluons en ce pionnier romand l’artiste d’une œuvre considérable, qu’il a pris soin de présenter de façon si bien documentée, et donc si passionnante à lire et à consulter, dans cette impressionnante édition de son *Théâtre I et II*, et louons Philippe Morand et Bernard Campiche de leur nécessaire initiative.

Et, pour mettre un terme à cette brassée de souvenirs, je veux dire ma tendresse et mon émerveillement pour le plus modeste, apparemment, de ses textes, mais aussi le plus exemplaire, *Solo*, trente-deux petites pages. Il n’a pas été écrit «dans la chambre », mais dans la cuisine d’une maison villageoise d’Astano, au Tessin. Dans la lumière méridionale, et l’ombre fraîche, d’un seul élan, du 12 au 18 juillet 1976. Par amitié pour un acteur: «Une sorte de conducteur de poids lourd, comme on en rencontre rarement dans le monde du théâtre. J’appréciais la vivacité de son œil, son rire généreux, son langage volubile, sonore, imagé. Il jouait comme j’aime qu’on joue : avec le ventre autant qu’avec la tête, portant jusqu’au plus profond de lui-même le personnage dont il se chargeait.» – « Tu ne veux pas m’écrire un monologue?» m’avait-il dit. J’écrivis *Solo* pour lui. Sans nécessité de décor ou d’accessoires. Qu’il puisse partir seul sur les routes, comme un baladin, emportant le théâtre dans sa poche. » Le théâtre de Liège est tout entier dans *Solo*. La réalité crue, la véracité de l’histoire, l’esquisse nerveuse et précise des nombreux personnages par le seul Paulo, un rythme fabuleux de la langue, soutenu mais varié infiniment, le combat élémentaire pour la vie, brut et brutal, un tournoiement haletant des rebondissements, l’émotion qui sourd imparablement. Il y a ici une royauté du monologue, qui laisse si libre l’imagination des spectateurs. Les fables les plus belles sont pourtant fragiles comme des bulles de savon : Bernard m’apprend ce soir au téléphone que peu de temps après vint la rupture fracassante avec l’acteur de *Solo*. Mais quoi! les larmes n’ont jamais pu ternir la beauté du drame.

CHARLES JORIS, *Préface inédite, février 2010*

Liège et ses personnages

En 2000, Jean-Blaise Junod filmait Bernard Liège dans sa petite maison rose de Boudry. Il y disait «attendre» ses personnages pour écrire ses pièces de théâtre qui ont tant animé les scènes depuis la cofondation du Théâtre populaire romand avec Charles Joris notamment. Des grands plateaux, à 20 ou 30 rôles, jusqu'aux pièces intimistes, Bernard Liège a imposé son écriture rocailleuse, précise. L'écrivain donne voix à des personnages forts. Sinon, dit-il malicieusement à Jean-Blaise Junod, autant ne rien écrire... Seuls les personnages font une pièce. Tantôt sensuelle, tantôt rêche, tendue, parfois drôle, l'écriture de Bernard Liège est un modèle du genre. D'autant qu'elle explore des scènes qui résistent au temps: la pression du fonctionnariat sur l'être humain, la conscience plutôt que le militantisme, l'individu face à l'absurde (ou presque), bref un théâtre politique au sens où il invite sur la place de la cité à une réflexion de ce «vivre ensemble» si problématique. Deux tomes réunissent ses pièces écrites entre 1958 et 2003.

JACQUES STERCHI, *La Liberté*

Un physique de comédien

«Finalement je ne suis qu'un greffier. Ce sont les personnages qui, peu à peu, se dessinent, se définissent, puis s'imposent à moi, qui me poussent à écrire ces pièces», dit-il en substance dans le film de Jean-Blaise Junod intitulé : «L'auteur et ses personnages» que l'on découvre dans le DVD qui accompagne les deux volumes que nous propose Bernard Campiche. Dans ce film, avec son physique de comédien, Bernard Liège se raconte. Il le fait avec une sorte de sérénité qui est la marque de ceux qui ont vécu une vie bien remplie. Avec sa gueule qui me fait irrésistiblement penser au comédien français André Dussolier, il explique comment peu à peu il se laisse envahir par ses personnages qui, ensuite, le conduisent à prendre la plume et à les mettre en situation. Si vous avez envie de vous plonger dans l'univers de Bernard Liège, n'hésitez pas: courez chez votre libraire et insistez. Vous découvrirez des personnages aux noms étonnants, tout un peuple de petites gens, fonctionnaires ou employés, plus fantasques que leur existence, moins anodins que leur parcours ne pourrait le laisser présager. Vous entrerez dans un monde magique et passionnant, celui du théâtre totalement populaire tel qu'on le cuisinait il y a peu.

ROLF KESSELRING